

Daniel Lefèvre

Vers l'autre rive du
silence

poèmes

Table

PILE OU FACE ?	3
LE TEMPS ACCEPTÉ	19
EMBELLIES	27
RENCONTRES	33
ARC-EN-CIEL	51
L'ARBITRAIRE DU SIGNE	62
DIEU QUI N'EXISTES QU'EN LAMBEAUX.....	70
PRÉSENCES DANS LE MIROIR	77
LE TOUR DE SA PRISON	90
PLAINTIVE PLÉNITUDE	101
SI C'EST CELA, MOURIR ...	126
UN COLLIER DE MATINS SANS FIN	132

PILE OU FACE ?

1.

PILE

Le courage qu'il faut aux fenêtres
Devant la nuit qui monte

Miroirs meurtris
De flammes froides

S'il faut tout dire

La nuit barrant tous les chemins
La fatigue au masque de cendre
Les draps froissés de l'insomnie

S'il faut tout dire

Le naufrage du cœur
Au fond de la poitrine

S'il faut tout dire

Les conquêtes abandonnées
Le feu flétri
Les premiers décombres
La vie au jour le jour
Avec son poids de défaites secrètes
Avec ses lendemains qui ne chantent
jamais

Dans la lumière tremblante de l'instant qui
passe

Dans chaque jour gagné sur la mort
quotidienne

Dans le parfum de l'herbe écrasée par
l'orage

Un espoir insensé
Nous lance son défi

Précaire
Exténuée

Ni tout à fait sauvée
Ni tout à fait perdue

Cherchant à réunir
Ses tronçons qui tressaillent

Ma vie à bout de souffle
Ma vie à flanc d'abîme

Jour après jour suspendue
Aux rouges filins de mon sang

Pour toujours l'ombre sans reflux
D'une muraille infranchissable

Pour toujours le poids du gel
Dans les branches de mon sang

L'hiver
Pour unique saison

Nul repos sinon dans la fuite en avant dans
les poings contre le mur dans l'obstacle
multiforme

Nul repos sinon dans le battement de
l'inguérissable blessure dans le souffle qui
défaillit dans la fulgurante fatigue du
muscle tétanisé

Nul repos sinon dans la caresse douce et
des poisons

Nul repos sinon dans la gueule de l'absence

Nul repos sinon dans la défaite
innombrable

2.

FACE

Au bout de chaque nuit
L'aurore imprévisible

Comme une évidence
Qui vient de très loin

HÉRITAGE INCONNU

Je ne connais ni ton nom ni ton visage
Ni le son de ta voix

Mais c'est ta vie qui rayonne
Comme un héritage inconnu
Dans mon sang ressuscité

Jeune mort qui m'as fait revivre
Je suis le fils que tu n'auras jamais

Est-ce que c'est la vie
Enfin retrouvée
Avec tout son poids
D'évidence
Et de mystère ?

SOUVENIR INVISIBLE

Au revers de ta mort s'inscrit ma délivrance
Ton souvenir invisible éclaire mon sang

Tous les printemps que tu ne verras pas
Caressent mes plaies refermées

Dormir
Dans des draps
De soie déchirée

Dans les battements
D'un cœur inconnu

Dans la lumière d'une étoile éteinte
Dans le frisson d'un ruisseau disparu
Dans l'écho de ta voix jamais entendu
Dans la buée sur le miroir brisé de ton
enfance

L'avenir
Encore

CHEMIN

Avancer en tremblant
Dans l'incertaine
Bienveillance
De l'instant

Vers une liberté
Qu'on n'ose pas
Nommer encore

LE TEMPS ACCEPTÉ

Vivre

Dit le temps accepté

Dominique Natanson

A contempler longtemps
Les fleurs du papier peint
L'usure d'un tapis
Les rides d'un visage

Une étrange douceur
Étreint parfois
Le cœur docile

C'est toujours la même rue triste qui ne
mène nulle part

C'est toujours la même lumière caressant
les murs gris

C'est toujours la même malhabile douceur

Depuis que se sont effacées

Sur les trottoirs déserts

Les marelles de l'enfance

INTÉRIEUR

Chaque soir

Le même calme sourire

Le même profil sous la lampe

La chatte sur tes genoux

Le temps s'écoule pourtant

Transparence à peine embuée

Entre hier et demain

Là où nos corps jadis
Creusèrent leur empreinte
A même la prairie

L'herbe s'est refermée
Plus haute que l'absence
Plus fraîche que l'oubli

Quelquefois dans la paix
D'un été endormi

Le tintement calme
D'une enclume lointaine

Comme battrait
Le cœur du temps

L'étincelle blottie
Dans la plus humble cendre

Et la lumière inscrite
Au fond des millénaires

Brûlures de l'instant
Et de l'éternité

Si nous savions
Comment les joindre

Si nous avons pouvoir
De rêver leur rencontre

En sortant de la gare Saint Lazare on voit
Une sculpture faite d'horloges enchevêtrées
Toutes arrêtées à une heure différente
Comme si le temps soudain s'était
immobilisé
Dans mille postures à la fois

J'aime laisser errer ma pensée à sa guise
Dans ce labyrinthe d'instant
Toutes les heures sont là
L'heure de la peine et celle de la joie
L'heure des retrouvailles
L'heure du rendez-vous manqué
L'heure où tu m'as dit : « Je t'aime » pour la
première fois
L'heure où tu me diras : « Je t'aime » pour la
dernière fois
L'heure où l'on croit que tout peut arriver
L'heure où l'on sait que plus rien n'est
possible
L'heure où chacun est seul avec sa vérité
Elles ont seulement l'air de se contredire
Chacune est vraie
Il faut les croire
Toutes ensemble

EMBELLIES

L'épaule nue des collines
Qui tremble au loin

Et près de moi le chant
D'un oiseau invisible

L'espace révélant
Son limpide mystère

Le premier frisson des choses
Sous la main rêveuse de Dieu

La lumière tombe en cendres
Du haut d'un ciel immobile

On dirait que l'été
Est là pour toujours

Qu'il est toujours midi
Sur les mots sans ombre

JARDIN

Ici la branche
S'abandonne à l'espace

Ici la branche
S'allège dans le vent

Ici la branche
Signe de son vrai nom
La page bleue du ciel

C'est le ciel d'été qui brise
Son miroir bleu sur les vagues

C'est la mer autour de nous
Refermant sans fin son sillage

C'est la pensée délivrée
Qui plane au-dessus des mots

OIGNONS

Posés sur le journal
À côté du couteau

Vous êtes revêtus
De lumière assourdie
Comme envahie de rouille
Où le rose vire au brun

Oignons couleur de crépuscule
Oignons qui savez
Le secret des larmes

RENCONTRES

RENCONTRE AVEC UN ARBRE ABATTU

L'inutile pitié de la rosée
Sur les feuillages flétris

RENCONTRE AVEC UNE ARAIGNÉE

Alourdis de rosée
Traversés de lumière
Tu tends à la Beauté
Tes pièges innocents
Au jardin

Araignée

RENCONTRE AVEC L'AUTOMNE

Le long d'un pré en pente
Une pomme roule
En rebondissant

Lourde d'avoir été
Longtemps soupesée par l'automne

RENCONTRE AVEC UNE AVERSE

Les mille bourgeons de la pluie
Éclosent d'un seul coup dans l'air

RENCONTRE AVEC UN BALAI POSÉ CONTRE UN MUR

Il laisse respirer l'espace autour de lui
Comme une humble virgule au poème du
monde

RENCONTRE AVEC LE CALVAIRE DE MÉLIDE

L'ombre de la gloire est douleur
L'ombre de la douleur est gloire
La même clarté les enlace en caressant la
pierre

RENCONTRE AVEC DES CHAPITEAUX CORINTHIENS

Au sommet des colonnes
D'immobiles feuillages
Font frémir tout le ciel

RENCONTRE AVEC UN CHIEN FOU

Sous de sonores arcades
Un chien court en aboyant
À la poursuite de l'écho

RENCONTRE AVEC LA CITÉ INTERDITE

L'angle d'un toit
Pour flécher l'espace

Peut-être aussi
Pour le fléchir

RENCONTRE AVEC LE CRÉPUSCULE

Un peu de ciel s'obstine encore
A nier l'évidence

RENCONTRE AVEC LE DÉSERT

Le sable est quelquefois aussi nu que la
neige

RENCONTRE AVEC LA DERNIÈRE CIGALE

La dernière cigale
Perpétue au cœur de l'automne
La présence de l'été

RENCONTRE AVEC DIEU

Nommer Dieu ce qui permet
A l'aveugle de choisir
La couleur de ses ténèbres

RENCONTRE AVEC UNE ÉVIDENCE

Le fer est le fer
Et n'a que la rouille

Pour le dire

RENCONTRE AVEC UNE FENÊTRE GOTHIQUE

Au travers

d'une arcade

L'infini

nous regarde

RENCONTRE AVEC UNE FEUILLE MORTE

Comme une feuille morte
Qui glisse dans le vent
Rendre l'inévitable

Imprévisible

RENCONTRE AVEC UN FIGUIER

Parmi les pierres brûlantes
D'un temple disparu
Un figuier gris de poussière
Vieux sage en méditation

RENCONTRE AVEC UN FILET

Une seconde d'infini :
Le geste d'un pêcheur emprisonne l'espace

RENCONTRE AVEC UNE FUMÉE

Île éphémère de fumée
Durer le temps qu'il faut
Pour consentir au vent

RENCONTRE AVEC UN GALET

Dans la roche s'ébauche une courbe parfaite
De quels terribles tempêtes
Est né ce paisible
Accomplissement ?

RENCONTRE AVEC UNE GROTTTE

Sur l'infini du ciel
La nette déchirure
D'éclatantes ténèbres

RENCONTRE AVEC UNE HIRONDELLE

L'archet strident d'une hirondelle
Traverse d'un trait le couchant

RENCONTRE AVEC L'INSOMNIE

Lentement brandie
L'épée de la lumière
Tranche le cou de la fenêtre

RENCONTRE AVEC LE JARDIN EN AUTOMNE

Par les fenêtres de l'automne
Le jardin jette tout son or

RENCONTRE AVEC LE JARDIN DE
JACQUES PRÉVERT

Sa mort en ce jardin
Est devenue pour nous
Murmure de l'eau
Caresse du vent
Calme croissance des arbres
Et sentiers qui s'entrelacent
Sous les pas des amoureux

RENCONTRE AVEC LA LIGNE DE
PARTAGE DES EAUX

Ma vérité est celle
Des ruisseaux des rivières
Qui ne sauront rien de la mer

RENCONTRE AVEC DU LINGE QUI SÈCHE

Être heureux au fil du vent

Comme une lessive qui sèche

Qui se plie et se déplie

En calmes accomplissements

RENCONTRE AVEC UN MATIN D'HIVER

Innocents rouges-gorges

Dans les arbres défleuris

Votre terrible silence

RENCONTRE AVEC LE MOIS DE SEPTEMBRE

Ses soleils tremblent de savoir

Qu'ils sont

La dernière chance de l'été

RENCONTRE AVEC LE MOT PRINTEMPS

Dans la neige de l'hiver
J'écrirai le mot printemps

Pour que le printemps l'efface

RENCONTRE AVEC UNE MOTO SOUS LA NEIGE

La poésie est une motocyclette drapée de
silence

Quand la neige des mots
Cache et révèle
La forme des choses

RENCONTRE AVEC LA MORT

Comme un ciel lentement révélé par
l'aurore
Le voile opaque de la mort
Devenu transparent

RENCONTRE AVEC LES NEIGES D'ANTAN

Où êtes-vous où êtes-vous
Clairières perdues de l'enfance
Où la neige se mettait nue ?

RENCONTRE AVEC DES NUAGES QUI PASSENT

Beaux nuages
Vous donnez forme
A l'espace
Qui vous engloutit

RENCONTRE AVEC LA PAIX DES COLLINES

Les collines dans l'espace
Ont des courbes si parfaites
Qu'on dirait qu'elle respirent

RENCONTRE AVEC LE PALAIS DE LA BADIA

Dans la chaleur brûlante de midi
L'éternelle régence des cigognes
Plane sur les palais détruits

RENCONTRE AVEC UN PALMIER

Tout l'espace s'envole à partir de ses
palmes

RENCONTRE AVEC LES PIERRES D'UN GUÉ

Des mots de loin en loin comme les pierres
d'un gué
Vers l'autre rive du silence

RENCONTRE AVEC UNE POMME

Le bonheur d'être ensemble
Tremble dans le miroir
D'une pomme coupée en deux

RENCONTRE AVEC LA PREMIÈRE ÉTOILE

Dans un ciel pourtant limpide
La toute première étoile
N'en finit pas d'apparaître

Larme longtemps retenue
Sur la joue penchée du soir

RENCONTRE AVEC UN PROFIL KHMER

Le ciel
 est suspendu à ses lèvres
L'infini est visible au bord de son sourire

RENCONTRE AVEC LA ROCHE ET LE NUAGE

La roche au nuage enviait
Sa fugitive éternité
Faites de mille renaissances

RENCONTRE AVEC UN SAULE DANS LES JARDINS DE SUZHOU

Près de l'eau les feuilles du saule
Frémissent comme les mots
D'un poème en langue inconnue

RENCONTRE AVEC UNE SOURCE DANS LA MONTAGNE

Au milieu de la nef immense des
montagnes
L'adoration perpétuelle
D'une fontaine suffit
À rafraîchir le silence

RENCONTRE AVEC LE TEMPLE DU CIEL
À PÉKIN

Ici est le centre

Ici vibre la triple vague des toits bleus

Ici les mots sont transpercés par l'indicible

Alentour le ventre du ciel

Doucement respire

RENCONTRE AVEC LE TEMPLE DE
MNAJDRA À MALTE

Entre les rocs disjoints

Dont le silence implore

Depuis des millénaires

A chaque instant se rouvre

La blessure bleue de la mer

RENCONTRE AVEC LE TEMPLE DE PAESTUM

L'espacement des colonnes
Change la clameur du ciel
En syllabes de lumière

RENCONTRE AVEC UNE VOILE

Une voile
Pour donner
Forme et couleur
À tous les rêves du vent

ARC-EN-CIEL

VIOLET

C'est l'encre des premiers poèmes
Maladroitement calligraphiés
Sur du papier d'écolier

C'est la blessure parfumée
D'une branche de lilas
Dans le bleu d'un ciel de printemps

C'est la plainte étouffée
□ Rouge voilé de cendres □
Des crépuscules d'été

C'est le sang sous la peau
Dont on ne peut pas dire
La vraie couleur

INDIGO

Quand le bleu ne sait plus
Quoi dire au violet

Que le silence entre eux frissonne
D'une espérance inavouée

Alors tu surgis
Du fond de nos rêves
Comme une brume

Couleur toujours lointaine
Indigo qui n'existes pas

BLEU

Bleu
Bleu à n'en plus finir
Bleu presque immobile

Mais si l'on regardait assez longtemps
On pourrait voir tout un monde
Fourmiller dans la profondeur

Créatures punctiformes
Filaments
Larves transparentes
Cédant à la dérive
(S'aidant à la dérive ?)
D'on ne sait quels courants

Et tout cela parfois
S'agglutine et devient
Plus foncé ou plus clair

Comme si la couleur
Demandait à naître

Suppliait qu'on lui donne
Enfin la parole

VERT

De frisson en frisson

Déployant tous ses verts

Du plus grave au plus tendre

Selon l'heure et le vent

Certains jours la prairie

Donne à l'ombre sa chance

De devenir lumière

JAUNE

Ton impénétrable
Densité

Ton insoutenable
Évidence

En longues saccades
D'angoisse et de joie

Lumière coagulée
Des blés de Van Gogh

ORANGE

Une tache orange
Sur un fond blanc
Ou peut-être imperceptiblement gris

Une tache orange
Comme un brusque cri de joie rauque
Comme une nudité palpable palpitante

Sûre d'elle-même proclamant
Haut et clair
Son éclatante solitude

Bien visibles pourtant
Les balafres du pinceau
Le souvenir du geste
A jamais évanoui

ROUGE

Toujours prêt à surgir
Toujours prêt à rugir

Danseur farouche
Entre les bras
De la lumière

Avec en ses profondeurs
Cette tache plus sombre
Assourdie et plaintive
Que toute son arrogance
Ne peut faire oublier

PORTRAIT EN SEPT COULEURS

Violet

Comme quand la tristesse envahit son regard

Indigo

Comme quand elle ne veut pas raconter ses rêves

Bleu

Comme quand l'horizon vient se blottir à ses pieds

Vert

Comme quand la douceur de vivre lui glisse entre les doigts

Jaune

Comme quand la lumière en souriant lui

saute au cou

Orange

Comme quand elle est vêtue de fatigue
sereine

Rouge

Comme quand l'indicible est au bord de ses
lèvres

L'ARBITRAIRE DU SIGNE

L'ARBITRAIRE DU SIGNE

Nous appelons un chat un chat
Et nous ne savons pas pourquoi

Nous disons Sky Himmel Cælum
Mais la vraie couleur du ciel
Est pour nous toujours innommée

Partout
Nous habitons un pays
Dont nous ignorons la langue

Et si la table devenait sable
Engloutissant - mine de rien -
Les objets qu'on y pose en toute confiance

Et si le sable devenait sabre
Laisant au creux des mains
De profondes blessures

Ainsi les mots tâtonnent et se cognent
entre eux
A la rencontre des objets qui les attendent

Il y a tant d'erreurs
Quelques-unes unes font rire
D'autres font pitié
D'autres font peur

Égaré

Fébrile

Éperdu

Ne pesant plus que son infime poids

Tâtant partout des appuis qui se dérobent

Entremêlant mille chemins inachevés

Se heurtant aux murs d'un labyrinthe

invisible

Un mot-fourmi rêve à sa fourmilière

CHAMPIONNAT DE FRANCE
D'ORTHOGRAPHE

À Bernard Pivot

La pluie et la nuit
Dans les miroirs de l'ennui
Dans les cahiers de l'école
Ont changé d'avis
Ont changé d'habits
Ont changé de rôle
Ça leur fait tout drôle
D'être devenues
Dans la tête folle
D'un enfant perdu
La pluit et la nuie

Un café crème
Pour les petits matins blêmes

Un café creux
Pour les petits matins bleus

Un caf'écran
Pour les petits matins blancs

Ritournelle qui dure
Le temps que se dispersent
Ces mots qui ne veulent rien dire
Leur goût bizarre dans la bouche

J'ai six chevaux dans mon manège

Équinoxe aux crins de tempête

Équilibre au galop d'argent

Ecchymose au poitrail sanglant

Équidistance à mi-chemin entre rêve et
réalité

Équivoque qui n'est jamais là où est son
ombre

Et qui ? Et qui encore ?

Le sixième d'entre eux est mon plus beau
cheval

Mon cheval sans nom

Que jamais

Je ne monterai

FAIRE UN PUZZLE

Avoir au bout des doigts des papillons bizarres

Comparer longuement leurs contours leurs couleurs

Voir naître peu à peu de ces fragments épars

L'ébauche d'un sourire ou l'éclat d'une fleur

Assembler du regard des îles

Aux découpures irréelles

Savoir que le plus difficile

À la fin c'est toujours le ciel

C'est un peu comme de choisir les mots qu'il faut pour un poème

Sauf qu'on n'a pas du tout le droit de se tromper

**DIEU QUI N'EXISTES QU'EN
LAMBEAUX**

Dieu qui n'existes qu'en lambeaux
En faibles bouffées ineffables

Dieu qui n'existes qu'en reflets
Dans le miroir cruel du doute

Dieu dont les litanies s'éloignent
Comme des pas s'enfonçant dans la nuit

Dieu blotti dans le battement
D'une inguérissable blessure

Ceux qui n'osent plus te nommer
Sont tes plus sincères prophètes

Dans les chemins qui se perdent en
fondrières

Dans l'indicible lapidé par les mots

Dans ce qui douloureusement tâtonne et ne
renonce pas

Dans le silence de celui qui avance les
mains vides

Dans le sable à l'assaut de la citadelle
abandonnée

Dans l'éclair de la clé jetée au fond du puits

Un Dieu sans nom

Faiblement obstinément

Appelle appelle appelle

CELUI QUI SE RETOURNE

Sur le mur extérieur de l'église d'Arbore
Une file de saints montent en paradis
Même robe à longs plis aux couleurs
presque effacées
Même démarche accordée au pas glissant
du cortège
Et leurs regards emplis d'une attente infinie
Ensemble sont tournés vers la gloire de
Dieu

Et voici que soudain au milieu de la file
L'un d'eux s'est retourné tout en continuant
À marcher du même pas que les autres
mais
Seul
Il s'est retourné

De quel vertige ou de quel doute est-il

saisi ?

Cherche-t-il du regard quelqu'un qui n'est pas là ?

Craint-il de voir trembler son ombre en entrant dans la lumière ?

Veut-il lire sur le visage de celui qui le suit
La réponse aux questions qu'il n'ose pas poser ?

Et pourquoi veut-il voir encore

Ce que les autres ne voient plus ?

En regardant les saints monter en paradis
Sur le mur extérieur de l'église d'Arbore
Venu de l'autre bout du monde
Un chant traverse ma mémoire

Oh ! When the saints go
marching in

I wish I was in the number...

Oui puissé-je être parmi eux

Celui qui ne sait plus

Celui qui avance et qui doute

Celui qui soudain
Se retourne

FAUX JOUR

Il y a quelque chose au fond de la clairière
Quelque chose qui brille et qui tremble
Mais on ne sait pas ce que c'est

Est-ce un couteau qui grince en attendant
son heure ?

Est-ce la bague ôtée à l'épouse trahie ?

Est-ce un serpent lové autour de son
venin ?

Est-ce le ciel qui vient boire l'eau d'une
flaque ?

Est-ce l'éclair furtif d'un squelette
d'oiseau ?

Est-ce la monnaie d'or qui manque à la
rançon ?

Il y a quelque chose au fond de la clairière
– Menace prière ou promesse –
Ou peut-être qu'il n'y a rien

PRÉSENCES DANS LE MIROIR

*Tu n'arriveras jamais à
être toi à toi tout seul*

Paul Claudel

GIORGIO DI CHIRICO

La monotone angoisse des arcades
Monte en échos sans fin répercutés
Jusqu'à perdre tout sens

L'espace aux doigts gantés d'absence
A scellé le silence aux lèvres des statues

Tout à jamais prend place
Dans de douloureux déserts

Tout appelle au secours
Dans un monde inhumain
Créé par l'homme

DIPTYQUE

I

De brèves spirales d'angoisse
Comme on voit quand on écrase avec ses
poings ses yeux fermés

Mais alignées cherchant à dire
Ce qui les rassemble syllabes
D'une langue inconnue

Cherchant aussi sur le miroir de l'autre mur
A redoubler leur place

II

Du noir au mauve
Du mauve au noir
Du noir au mauve

Du mauve au noir

Une plaie qui se rouvre
Gangrène les miroirs

III

Deux fleuves d'oubli parallèles
Aux mêmes miroitements
En noir
En mauve
En mauve
En noir

Et entre deux l'espace
Qui tremble d'exister

L'ŒIL DU BOIS MORT

*Légende pour une photographie
de Maïa Thibault*

Il nous regarde sans nous voir
Sans jamais baisser la paupière
Intensément
Obstinément

Comme s'il savait
Que nous le regardons

LIRE UN ROMAN RUSSE

C'est presque toujours ainsi quand on lit un roman russe

On s'enfonce en suffoquant dans la nuit blanche de la neige

Avec le vent comme un violon !

Avec le vent comme un alcool !

Avec le vent comme un rasoir !

On n'ose même pas

Ajouter un grelot de tremblantes paroles

Au traîneau qui nous emporte

LES PORTRAITS DE BERNARD PRAS

De près
De loin
De loin
De près

La vérité devient mensonge
Et le mensonge vérité

(Seule la signature échappe
Au jeu des métamorphoses)

APRÈS UNE LECTURE DES *DERNIÈRES*
NOUVELLES DE L'ABSENCE DE
DOMINIQUE NATANSON

Avec les perles écrasées d'un collier
disparu

Avec une radio qui ne veut pas s'éteindre

Avec un papier qu'on agite dans le vent

Avec une boîte aux lettres obstinée au bord
d'une maison vide

Avec une pièce de monnaie qui roule le
long d'un trottoir

Avec le ciel en embuscade au bout d'un
tunnel

Il faut bien réinventer l'une après l'autre
leurs histoires

Frapper à poings fermés contre le mur du
silence

Et refaire tout le chemin entre la mémoire et

l'oubli

Pour que notre cœur se remette
À battre et à saigner
Autour d'une écharde invisible

QUAND OLIVIER DESSINE

La page lentement s'emplit
D'oiseaux d'insectes de méduses
De créatures imprévues et inachevées
Rapides silhouettes flexibles et
transparentes
Qui s'évitent entre elles et se regardent
obliquement

Tâtant l'espace à coups d'antennes
rétractiles
Existant sans savoir pourquoi elles existent

BALTHUS

Dans le petit miroir à bout de bras tendu
Son visage sourit d'être si loin de son corps

À l'angle d'un genou fléchi soudain l'espace
Se déchire et tremble d'exister

Le tapis roule en silence ses vagues rouges

Questions et réponses pêle-mêle
Se fracassent contre le mur

L'éternité tourne en rond dans la chambre
fermée

RENCONTRES

Salut à toi Bernard
Accoudé aux comptoirs de l'aube
À boire la lumière
À brûlantes gorgées

Salut à toi Antonio
Errant de rature en rature
De retrouvaille en retrouvaille
Prince sans droits des mots inhabitables
Prince des mots qui changent de couleur

Salut à toi Pierre Morency
Debout dans la débâcle du printemps
Bariolé de rires et de larmes
Vêtu de chants d'oiseaux comme un arbre

Salut à vous frères inconnus
Messagers qui venez de l'autre côté du

silence

Nous annoncer que le monde est encore à
naître

LE TOUR DE SA PRISON

*Quel homme serait assez fou pour mourir
sans avoir fait au moins le tour de sa prison ?*

Marguerite Yourcenar

HAGAR QIM

Pierres levées
Accomplissant

De siècle en siècle
Leur voyage immobile

Défiant l'avenir
De tout leur silence

Berlin où tant de rues finissent en impasses
Contre un mur éclaboussé de cris de toutes
les couleurs

Berlin où les nuits sont parfumées
d'étranges musiques

Berlin chancelant sous le poids de
souvenirs trop lourds

Berlin foisonnant d'espérances neuves

Berlin entre douleur et douceur

BERLIN

Un mur comme un grand brise-larmes
Où le deuil se porte en couleurs

VUE DU N°5 SCHILLERPROMENADE

Dans une arrière-cour abandonnée
Livrée au ressac
Des orties et des herbes folles

Sous la lente et lointaine caresse des
nuages

Une rose oubliée
Redevient églantine

LA GRANDE VERRIÈRE DE MARIENBAD

La lumière
De toutes parts

Bondissant
D'arcade en arcade

Renversant
D'invisibles barrières !

TEMPLE DANS LA FORÊT

D'aveugles racines
Cherchent leur chemin
Parmi les pierres

Détruisant sans voir
Ce qu'elles détruisent

Fracassant
Les plus fines géométries
Effaçant
Les plus mystérieux sourires

Cependant que les arbres
Crient de plus en plus haut
Que ce n'est pas leur faute

OCÉAN INDIEN

L'instant est nacré comme la fraîcheur de
l'écume
Qui reflue sur la plage

L'instant est léger comme la courbe d'une
palme
Dans le vent du matin

DANANG

Il suffit quelquefois
D'une plage déserte
D'une barque immobile
Seule devant un ciel
Qui s'emplit de lumière

Pour nous faire rêver
D'impossibles départs
Vers un autre destin

PORTUGAL

Cloîtres vêtus
De pierre et d'ombre

Rythme des arcades
S'élançant s'enlaçant

Dansant dans le soleil
Leur ronde immobile

Où l'instant s'éternise
En ses métamorphoses

LES MARCHEURS DE SUKHOTAÏ

Ils marchent
D'un pas égal
Depuis des siècles

Leur cercle
Jamais ne se resserre
Jamais ne se défait

Ils marchent sans voir
Ce qui les rassemble

Ils marchent
Auréolés de silence
Dans le flot sans fin
De leurs renaissances

PLAINTIVE PLÉNITUDE

L'arbre est couché sur le sol
Dans ses branches fracassées

Au-dessus de lui le ciel
Lisse de toute blessure

A l'endroit de l'espace
Où bougeait son feuillage

Nous plaidons coupables
D'avoir trempé dans le crime de l'aurore

Nous plaidons coupables
D'avoir tremblé sous la caresse de l'instant

Nous plaidons coupables
De toute éternité

Pèlerinages vers de lointains horizons
blêmes
Pèlerinages vers la source tarie
Pèlerinages vers le temple vide
Pèlerinages vers le caillou au silence
obstiné
Pèlerinages vers le rougeoiement de
l'enfance perdue
Pèlerinages où beaucoup mourront en route
Pèlerinages sans espérance
Sans trêve
Ni retour

Ce qui battait comme le sang dans la
blessure
Ce qui grinçait comme une porte un soir
d'orage
Ce qui rampait comme une lèpre sur la
peau
Ce qui montait entre éboulis et gravats
Ce qui palpitait entre blasphèmes et prière
Ce qui tremblait dans l'invisible

N'était peut-être qu'un poème

JE CHERCHE UN MOT

Un mot-feuille pour trembler dans les
rafales du chagrin

Un mot-fouet pour claquer sur l'échine du
temps

Un mot-flamme pour éclairer à contre-jour le
profil de l'angoisse

Un mot-flèche pour traverser d'un trait le
vertige de vivre

Un mot-femme pour donner corps à
l'indicible

Un mot qui dise tout

Un mot qui n'explique rien

Un mot à chaque instant

Sur le point d'exister

La fêlure depuis si longtemps

La fêlure

Plus profonde d'année en année et soudain
Trente années d'un seul coup comme un
mur qui s'écroule

Pour elle

Les premiers pas hors d'une brume
suffocante

Les paradis tremblants de l'enfance
retrouvée

La douceur inespérée de l'arrière-saison

Pour lui

La caresse implacable de l'absence

Le monologue entêté du chagrin

La ronde sans fin des heures orphelines

Le néant renaissant minute après minute

Phrase-écume
Phrase-frisson
Phrase-brume
Phrase-prison

Sans fond
Sans fin
Sans forme
Sans bords

Où l'on s'enfonce
Où l'on s'enfuit
Où l'on s'efface

Dans le clapotis
Des contraires
Dans une asphyxie
Fascinée

Dans l'inachevé
Dans l'enseveli
Dans l'inextricable
Dans le chancelant
Dans l'entassement parcouru
De cheminements incertains
Dans le sommet qui se renverse et devient
précipice
Dans l'éparpillement des souvenirs figés
Dans le fade parfum des journaux lacérés
Dans le velours sournois de la poussière
Dans la nausée à chaque instant au bord
des lèvres
Dans le gonflement sans fin du labyrinthe

Jour après jour
Ni gagnée ni perdue
Partie remise

LE DÉMÉNAGEMENT INACHEVÉ

Il y avait jonchant le sol des jouets cassés
Qui trébuchaient avec des gestes
maladroits

Des journaux déchirés qui faisaient sous les
pas
Leur bruit de feuille morte

Des enveloppes vides voletant
Ça et là comme des oiseaux blessés

Toute une débâcle d'objets errant entre
absence et présence
Et tous les débris d'un passé déjà mordu
par la poussière

Et la lumière de l'été entrant à flots par la
fenêtre
Effaçait un poème oublié sur le mur

Les mots maladroits s'empresment
Autour d'un trop long silence

Derrière la fenêtre
L'immobile frisson
De l'ardoise et du schiste

L'enfance à la dérive
Dans les cercueils du vent

TESSON

Je ne sais plus où j'ai trouvé
Ce fragment de poterie
D'un rouge éteint presque lointain
Comme le sang séché d'une vieille blessure

Je le regarde et songe aux mains qui l'ont
touché
Sans doute avec indifférence
Aux yeux qui l'ont vu sans le voir

Ni ces mains ni ces yeux ne sont plus nulle
part
Et ma caresse tremble au bord de la brisure

Quand la douleur racle les mots
Quand l'enfance rouvre ses plaies
Quand l'indicible se retourne et devient
l'inavouable
Quand l'avenir à pic sombre dans les
miroirs
Quand le ciel tout entier s'envenime
d'angoisse
Quand la dernière fusée de détresse est
tirée

Alors la vérité pousse son premier cri
Baignée encor du sang de sa naissance

Dans la maison où je t'attends
Les miroirs tremblent de refléter ton
absence

Dans la maison où je t'attends
L'espoir et le désespoir
Ne font qu'entrer et sortir sans jamais
fermer la porte

Dans la maison où je t'attends
La nuit se caresse aux rideaux
Le jour se fracasse aux fenêtres

Dans la maison où je t'attends
Les lampes ne s'éteignent pas
Et leur lumière est toujours nue

L'étrange autour de nous flotte comme un
parfum

Rien n'est changé en apparence

Mais l'enfance en nous se réveille
(Mais l'enfant sans nous se réveille)
Avec ses étonnements à vif

Mais nous ouvrons les yeux par hasard à
l'instant

Où les choses sont vraiment nues

Mais notre ombre au carrefour
Prend un autre chemin que nous

Et toutes nos certitudes sont soudain
transformées en autant d'ignorances de la
même forme et de la même couleur

Au détour d'une allée
Un banc vide
D'où vient de se lever
Quelqu'un qui n'était là que par hasard
Et qui n'attendait personne

C'était comme une soif qui vous prend à la
gorge

C'était comme un départ de feu dans la
savane

C'était comme une aurore au fond du
souterrain

C'était comme un envol au-dessus d'un
abîme

C'était

Comme un bruit du dehors entendu en
prison

Mais qu'est-ce que c'était ?

14 RUE DES FOSSÉS DU CHÂTEAU

Derrière la fenêtre
Le printemps caressant la ville en pente
douce

Sur le mur
La trace pâle et plaintive des tableaux
décloués

Et son absence emplissant les chambres
vides
Où nos voix résonnaient
Pour la dernière fois

TAGS

Sur tous les murs nus
Sur tous les murs vides
Sur tous les murs aveugles
Sur toutes les portes fermées
Sur le temps qui troue la vie
Sur le futur évanoui au fond de ses blêmes
fumées

Comme une injure
Comme une rature
Comme une blessure

Ils signent le néant pour pouvoir exister

L'odeur éternellement jeune du foin coupé
Entre par les carreaux brisés de la resserre
Le vieil homme la respire avec délices
La rumeur des étés disparus bourdonne au
fond de sa mémoire
Et puis il se retourne et quitte à pas lents le
jardin
Et sourit en passant devant le vieux figuier
Dont il ne verra pas mûrir les figues

IN MEMORIAM OLIVIER JAUSSAUD

Sans toi nous errons sans comprendre
A travers nos raisons de vivre
Comme jouets abandonnés
Par un enfant grandi trop vite

Ta mort éclaire notre vie
De sa lumière insoutenable

IN MEMORIAM BERNARD HULIN

Pour nous tous désormais comme tu l'as
voulu

Quand la marée après le départ des amants
Se fera douce et caressante pour effacer
L'empreinte de leurs pas sur le sable
mouillé
Nous saurons que tu es là

Quand la tendre respiration d'un soir d'été
Viendra sécher une sueur d'angoisse
Sur le front d'un malade endormi par la
fièvre
Nous saurons que tu es là

Quand un enfant meurtri de solitude
Croira sans preuve que la pluie
Pleure avec lui de sa misère

Nous saurons que tu es là

Dans chaque souffle du monde
Dans chaque souffrance humaine
Nous sentirons le frôlement
De ton absence innombrable

UN SEUL DE TES REGARDS

Un seul de tes regards
Et c'est comme si le malheur tout-à-coup
rebroussait chemin
Comme si la neige lentement rafraîchissait
les décombres
Comme si l'aurore illuminait les fenêtres
des prisons

CE QUI ME RESTE ENCORE

Les mots qui vibrent encore une fois les
livres refermés

Le minuscule effort du vert multiplié par
mille que le vieil arbre invente chaque
printemps

La première caresse de la pluie sur la terre
desséchée

Le rire de ma petite-fille pareil à une
branche chargée de cerises

Le sillage d'un avion volant vers une
destination inconnue

Le regard de celle que j'aime posé sur ma
souffrance

SI C'EST CELA, MOURIR ...

Je sais qu'il me faudra mourir
Sans rien connaître du secret
Dont je suis seul dépositaire

Un jour
Dans le petit matin couleur de cicatrice
Un jour je serai nu

Comme pour naître
Comme pour aimer
Nu pour mourir

Nu dans l'étreinte
De l'éternité

Ne plus pouvoir monter un escalier sans
reprendre haleine
Ne plus se rappeler un nom une date un
vers
Ne plus retrouver mon chemin parmi les
mots emmêlés
Ne plus rien désirer de l'instant qui passe
Sentir
L'immense mort entrer en moi par tous les
pores

Lorsque la mort viendra
Dénouer dans la chambre
Pour toi seul
Le mystère de sa robe

Lorsque la mort viendra
Cacher tout l'horizon derrière son épaule

Lorsque la mort viendra
T'appeler par ton nom

Lorsque la mort viendra

Sauras-tu lui sourire ?

Son pas vient de partout sa voix partout
résonne

Son regard toujours détourné contient
toutes les aurores

Elle est nue à perte de vue sous la robe du
temps

Elle est toujours exacte à tous nos rendez-
vous

Son absence en tous lieux flamboie

Un jour elle balaiera tous les mots d'un seul
coup

Et ses lointains seront soudain tout proches

Je ne l'ai jamais vue

Je ne la connais pas

Elle est ma mort avant que je ne l'aie
nommée

**UN COLLIER DE MATINS SANS
FIN**

Profondeur des matins
Où tremblait la lumière

Quand tous les chemins
S'en allaient vers toi

Quand j'ouvrais les bras pour étreindre
La fraîche nudité du vent

Du plus loin que j'existe
C'est pour aller vers toi

Pour te couvrir d'écume
De cris désespérés

Toi ma falaise
Infranchissable

A QUOI PENSES-TU ?

A toi

A moi

A tout ce qui nous lie

A nos rêves enchevêtrés depuis l'enfance

A nos jours de bonheur fertile

A nos jours dévastés d'angoisse

Au temps qui s'en vient sans mot dire

Au temps qui s'en va sans maudire

A la douce pluie qui mouille

Encore parfois

Les bleus parvis de l'avenir

A la tendresse inquiète et radieuse

Comme une étoile invisible en plein jour

A ce qui reste de mystère
Au fond du limpide silence
De ceux qui se sont tout dit

ANNIVERSAIRE

Un collier de matins sans fin
S'égrène au fil de la mémoire

Matins baignés dans le rire des sources
Matins blottis sous les ailes
Bleues et fraîches de l'attente
Quand j'allais vers toi les mains pleines
De caresses transparentes

Un collier de matins sans fin
S'égrène au fil de la mémoire

Matins des faux printemps et des espoirs
détruits
De la chair refermée autour de la blessure
Matins des graines qui commencent
Leur imprévisible voyage
Dans les dédales du vent noir

Un collier de matins sans fin
S'égrène au fil de la mémoire

Matins déchirés par l'angoisse
Miroirs enténébrés brasier de brumes
sombres
Lorsque tes mains retournaient sans faiblir
Jour après jour le lourd sablier de mon sang

Un collier de matins sans fin
S'égrène au fil de la mémoire

Et jusqu'à ce matin de l'espoir retrouvé
Tressaillant sous la caresse obscure de
l'avenir

Trente années comme un seul matin
intarissable
Avec ta nudité pour éclairer mes yeux

Je me rappelle que déjà
Je la suivais du regard
Quand elle était petite fille

Son dos dansait
Dans la lumière

Jamais elle
Ne se retournait

Rôle sans fin dans mes veines
Venin doré du souvenir

Je suis présent sur toutes les frontières
Je suis partout où se déchire ton image
Partout où s'envenime ta présence

Avec mes mains gantées d'absence à vif
Je toucherai ton corps si loin soit-il

Avec mes yeux brûlés par le sel des nuits
blanches

Je boirai je boirai la buée bleue qui fait
Trembler l'espace à chacun de tes gestes

Jour après jour
Chaque dessin invente une femme nouvelle

Celle-là lointaine étalant
En longues algues nonchalantes
Les méandres d'une changeante nostalgie

Celle-là tremblante comme une fleur
Avec son auréole ardente de parfums
Avec ses racines tâtant anxieusement le
vide

Celle-là décidée et hardie
Lançant son paraphe pareil
Au claquement d'un fouet

Celle-là hâtive et secrète
Comme un chemin qui va je ne sais où
S'effaçant à mesure

Celle-là mystérieuse

Comme une fêlure à la vitre de l'inconnu

Comment choisir entre tant de signatures

Toutes différentes

Toutes authentiques ?

17 RUE PIERRE-AIMÉ LAIR

Les livres seuls étaient à nous
Dans la mansarde où la lumière
Dès le matin posait sur le mur ses mains
fraîches

Bonheur et malheur s'entrechoquaient
Dans le cornet à dés d'un destin mauvais
joueur

Mais la douceur irrémédiable de l'amour
Envenimait tes yeux et tes seins jusqu'à
l'aube

Écoute écoute écoute
Tinter les clés perdues dans les tiroirs du
vent

PORTRAIT

Sa voix

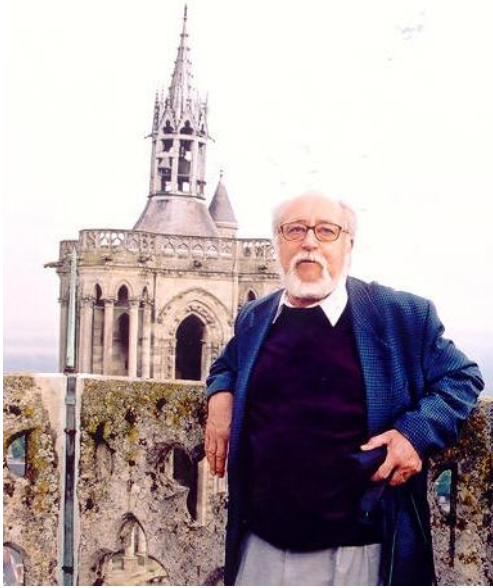
Comme un pétale qui palpite dans l'espace

Ses yeux

Comme un long soir d'été blessé de mille
étoiles

Son corps

Comme un sablier blond qui glisse entre
mes doigts



Daniel Lefèvre a publié *Encore la poésie* (La Corde Raide, 1978) et *En l'absence de toutes preuves* (Laurence Olivier Four, 1982). Il est l'un des treize poètes de *Poésie autour de Caen* (Rougerie éditeur, 1978). Il a aussi écrit des poèmes accompagnant les dessins de Marie-Thérèse

Lefèvre-Jacquet, publiés aux éditions La Main à la pâte, en 1985 et exposés sous le titre *Transparents labyrinthes* en 1998.

Ce sont les poèmes postérieurs à 1982 qu'il nous livre aujourd'hui, poèmes de la difficulté et poèmes des fulgurances, poèmes de la rencontre, de l'amour et du déchirement. On sent l'influence des devanciers (Guillevic, Cadou, sûrement ; Frénaud peut-être...) mais l'on entend surtout cette voix bien particulière, cette vibration singulière des mots *une fois le livre refermé*, des mots traversés de fêlures qui disent le *vertige de vivre*.